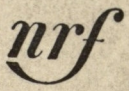
ETIEMBLE

HYGIÈNE DES LETTRES

V

C'est le bouquet !



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Insultez l'Islam, le bouddhisme, voire l'Église et le stalinisme, on vous inventera une douzaine de motifs nobles, pour le moins; mais à jamais maudit celui de nos jours qui ose soutenir que la religion n'est pas la littérature, ni la littérature la plus vraie des religions, la seule vraie. Oserez-vous prétendre que la poésie ne coïncide nullement avec l'expérience des mystiques, et que le poète ne crée *pas? Si oui, soyez anathème! Hasardez-vous donc à suggérer que la prose assurément, et la poésie peut-être, sont* aussi *des arts, des métiers, des arts et métiers en somme : je vous vois au derrière tous les chiens de garde d'une société si moulue, si vermoulue qu'elle n'attend le salut que de ses schizophrènes.*

Relisant l'autre jour Les Confessions *de Rousseau, je me régalais des pages où l'auteur avoue ses mésaventures avec les putes vénitiennes, avec celle en particulier qui se fait conduire à Murano, et offrir force babioles : « mais elle donna partout des tringuelles beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. » Par ces temps où le dernier*

des illettrés se gargarise de parkings, *de* pull-overs, *de* pinups *et de* caravanings, *au moment où les* spouteniks *nous font la nique et envahissent plus fâcheusement encore notre langage que nos cieux, quand la pose américanolâtre massacre une langue entre plusieurs que j'aime : la mienne, ah! que j'admire ce* tringuelte! *l'heureux mot! Je ne dis pas « heureux » en ce sens qu'il ait réussi; tant s'en faut, car Littré ne cite sous ce chef que ma phrase des* Confessions, *et je ne l'entendis jamais. A peine si j'affirmerais qu'il fût vraiment nécessaire, puisque nous avons* pourboire *et que* tringuelte, *c'est de l'*argent pour boire (trinkgeld). *N'importe, il ne reste pas dans le gosier. Pour autant qu'un mot étranger doive se fixer dans notre langue, voilà le bon chemin, la belle francisation. Il me rappelle la* guelte *justement, ce pourcentage que les vendeuses de nouveautés, dans mon enfance, estimaient à bon droit trop chiche. Gourmont lui-même, si chatouilleux sur les beautés de sa langue, l'aurait naturalisé. Voyez au contraire le* Quichotte *(II, 54) : « Guelte! Guelte! — No entiendo, respondió Sancho, qué es lo que me pedis, buena gente. Entonces uno de ellos sacó una bolsa del seno, y mostrósela a Sancho, por donde entendió que le pedian dineros. » Lorsque Sancho entend* guelte, *terme allemand mal hispanisé, il n'entend goutte : pour qu'il comprenne qu'on lui demande quelque argent, il faut que sous le nez on lui mette une bourse.*

Plutôt que de palabrer grotesquement sur la métaphysique du langage, la mystique du silence, et de déplorer que les substantifs ne soient pas les

choses qu'ils signifient, nous ferions mieux d'admirer que, si les poètes par malheur étaient ce qu'ils se croient, démiurges ou dieux, il n'y aurait pas de beauté littéraire, car celle-ci n'est que la fleur de nos efforts pour pallier l'arbitraire des mots, pour en camoufler la laideur. Oui, beaucoup plus que je ne sais quelle par chance impossible adéquation du langage à son objet, ce qui importe au plaisir littéraire, c'est la cohérence de chaque système langagier. Que tringuelte *chez nous vainque* paraguantes; pourboire, tringuelte; *et* chandail, pull-over, *c'est pour l'instant l'essentiel.*

Que l'imperfection du langage précisément crée la beauté, j'en trouvais en même temps une bien jolie preuve. J'écoutais pour la troisième fois le Dialogue des carmélites. *Exaspéré par les bondieuseries de Bernanos, j'avais quitté le théâtre longtemps avant la fin de la pièce. Naïf comme le texte du* Don Juan *ou de* La Flûte enchantée, *le livret de l'opéra composé par Poulenc disparut tout entier sous la perfection musicale; tout entier, sauf trois mots justement dont le frère de Blanche qualifie sa sœur bien-aimée et sans doute un peu trop aimée : « mon petit lièvre ».*

Quand on se rappelle que le Dialogue *est adapté de Gertrude von Lefort et qu'en allemand* mein Häschen, *mot à mot « mon petit lièvre », répond exactement à notre « mon petit lapin », tout d'un coup on admire quelle beauté surgit d'un germanisme qu'un scrupuleux pourrait blâmer comme faisant au moins faux-sens. D'après le contexte, il s'agit là d'un mot qui n'a de poids que pour le frère et la sœur, dont les sentiments, délicatement*

Extrait de la publication

incestueux, n'ont pas échappé au musicien; d'un dialogue de parloir, il a su faire un duo d'amour. Au lieu de platement nommer sa sœur « mon petit lapin », le jeune de la Force la caresse d'un « petit lièvre ». La Fontaine a si bien su nous persuader que l'animal craintif à merveille, mais c'est le lièvre, que cette allusion discrète à l'indiscrète peur de Blanche toucherait une bête brute. Traduisez correctement mein Häschen; *dites-nous « mon petit lapin » : il ne vous reste rien, qu'une peau de lapin.*

Bref, la littérature consiste à dire pourboire *au lieu de* paraguantes, *et, plutôt que* mon petit lapin, mon petit lièvre. *Tout le reste est religion et religion de la littérature. Quant au génie, faute duquel un* pourboire *lui-même n'a plus la moindre vertu, ni le* petit lièvre *la force de m'enchanter, c'est affaire de biologie. Prenons-en notre parti, et venons-en au métier.*

*

S'il aime son métier, quel écrivain peut couper sans appréhension les pages de cet exemplaire en avance un peu sur les autres et qu'en jargon de boutique on appelle : justificatif? *Telles désormais les lois de l'imprimerie en ce siècle qu'il doit s'attendre à crier de colère une bonne demi-douzaine de fois, à moins qu'il ne préfère se jurer qu'on ne l'y prendra plus, et que c'en est fini de ce cochon de métier.*

Lorsqu'il n'écrit point d'ouvrages érudits, et pour peu qu'il confie ses épreuves, une fois lues et

corrigées, à tel de ses amis dont l'œil et le savoir lui inspirent quelque confiance, une série de « placards », une autre de « mise en pages », devraient assurer l'écrivain contre le désespoir ou les palpitations. Mais :

1° Habitués à ne travailler que sur des copies déjà dactylographiées, certains typos, qui s'en étonnerait?, ont perdu l'habitude et le sens des manuscrits. A l'école primaire de Mayenne, en 1919-1920, M. Froger, l'instituteur, justement soucieux de former pour l'Imprimerie Floch des apprentis compétents, non seulement nous imposait d'apprendre, et par cœur, notre grammaire, mais nous formait aussi à déchiffrer des correspondances, des grimoires, des ordonnances. Or, après trente ans d'épreuves corrigées, je dois avouer que trop de typos échouent à déchiffrer les corrections manuscrites (il n'y a pas si longtemps que, pour avoir griffonné quelques mots sur la mise en pages, afin d'y signaler le « prétentieux laïus » d'un illustre écriveur, je fus crédité d'un « prétentieux Païus », et comprenne qui pourra! Devrons-nous désormais taper à la machine nos corrections d'auteur pour le « bon à tirer »?).

2° Beaucoup de bouquins s'impriment à la linotype, de sorte qu'une faute bénigne, une virgule contestable, risque d'engendrer un monstre ou même deux dans la ligne à remplacer. J'écrivis naguère : « changée en idée fixe, puis en monomanie »; le typo corrigea de la sorte : « changée en idée-fixe, puis en monomanie »; sur épreuves, je rétablis mon orthographe : idée fixe. *Je lus alors, dans* Littérature dégagée : « *se soit changée en*

Extrait de la publication

idée fixe puis en momomanie ». Pour un trait d'union dont je ne voulais pas, mais qui pouvait passer inaperçu, me voici un drôle de « momo »! Nous qui parfois tapons à la machine, et qui savons tous les pièges que nous tend le clavier, allons-nous blâmer le typo? Certes non, mais le système du prix de revient, le système du veau d'or, dont tout dépend, y compris ce genre d'avanies. J'en viens à maintenir parfois, sur les dernières épreuves, quelques menues imperfections; à l'angoisse où je sais que je vis jusqu'à la sortie du livre, si je pense à toutes les bêtises que peut produire la refonte, oui, je l'avoue, je préfère l'imperfection. C'est peu de chose, direz-vous. Point du tout. C'est le début de la corruption du langage.

C'est donc beaucoup. Ce serait peu si c'était tout. Le pis est que certaines des meilleures maisons d'édition, celles qui se soucient encore de la qualité typographique et langagière, font relire les épreuves par des spécialistes. Quelles épreuves? Celles que vous avez signées : « bon à tirer après corrections ». Dans l'esprit de l'écrivain, « après corrections » ne peut signifier qu'une chose : « après mes *corrections ». Si habile que vous choisissiez le lecteur, comment osera-t-il corriger ce que l'écrivain considère comme achevé? Demanderiez-vous à un prix de Rome de vouloir bien effacer les fautes de pinceau que Dufy n'a pas manqué de laisser traîner çà et là : toutes ces taches de couleur qui débordent le tracé... Or vous confiez à un lettré (et quand il serait agrégé ou docteur!) le soin de décider si tel écrivain a raison de noter :* fichures *ce que les savantasses pompeusement notent* features!

Extrait de la publication

Il importe pourtant à l'esthétique de notre langue que les écrivains contribuent à franciser tous ces kystes yanquis; écrit-il sandouiche, *par amour (parce qu'on dit* ouiche! *en français, non pas* wich *prononcé* vitche*), l'écrivain se voit expressément rappelé à l'ordre atlantique : à* sandwich. *Il n'importe pas moins à notre langue, à sa beauté, que les écrivains s'efforcent de régulariser l'orthographe aberrante. Sans exiger que le français, à l'instar de l'espéranto, se note* fonétikemâ, *l'écrivain peut souhaiter qu'on mette un peu d'ordre dans le chaos des doubles lettres, dans celui des traits d'union. Après avoir longuement réfléchi, quand une bonne fois il a décidé d'écrire* contre-sens, *avec Littré, contre l'usage actuel, et ce pour plusieurs raisons, dont le système :* non-sens, faux-sens, contre-sens, *il prend soin de partout ajouter son trait d'union. Passe le correcteur, qui révise le bon à tirer : on mettra* contresens, *que je déteste, mais on oubliera deux ou trois* contre-sens. *Résultat : pour avoir essayé de constituer une certaine cohésion orthographique, le malheureux auteur se voit rendu complice du désordre régnant!*

Broutilles et vétilles? Vétilleux, broutilleux, qui l'est trop, quand il s'agit de perpétuer une langue? Voici plus grave : dessinant quelque part, dans une traduction, le crâne d'un soldat tondu, je parlais de « la chaume »; oh! la jolie coquille, se dit le correcteur, qui rétablit « le *chaume* ». *Il avait oublié qu'on appelle « chaume » en Alsace,* « une *chaume », cette partie des ballons qui, sans sapins, sans arbustes, se présente rase en effet.* « *Le chaume » ici formait un contre-sens (typo, je vous*

Extrait de la publication

en supplie, contre-sens! *passez-moi cette manie!). Cette fois-là, j'ai pu sauver* ma *chaume : alerté par quelques bévues, j'exigeai de revoir les corrections du réviseur* [1].

Et quelles bévues! Je parlais un jour des « filles d'Opéra ». Pourquoi pas? Ce ne fut point l'avis du censeur, qui reconstitua des « filles de l'Opéra ». Or ce n'est pas gentil pour nos coryphées, petits sujets ou grands sujets; pas du tout : au XVIIIe *siècle, on distinguait en France deux sortes de catins, les* filles de théâtre, *encataloguées (c'était le mot) à l'Opéra et à la Comédie-Française, ce qui les dérobait aux caprices des policiers, et les* filles du monde, *que les argousins traitaient à leur caprice quand elles ne s'y soumettaient point. Je me référais donc à ces filles publiques qu'on disait d'Opéra. Je ne pensais nullement aux danseuses de l'Opéra et je m'excuse ici auprès d'elles d'une goujaterie qui n'est pas mon méfait.*

*Mieux encore : on sait que Napoléon III ne fut pas trop heureux dans l'effort qu'il se donna pour coloniser le Mexique : ses troupes y furent rossées; fusillé, son Maximilien. J'admirai donc, un jour, le peu de rigueur qu'on nous tient là-bas de « l'*écopée *maximilienne ». Méticuleusement, on corrigea cette coquille prétendue, et l'on m'offrit une* épopée. *Les zouaves pourtant savent si nous avions* écopé, *et si j'étais content de mon néologisme* [2]*!*

Or, les plus graves des fautes, assurément, ce sont bien celles-là que le plus attentif lecteur, le

1. Dans *La Matrice.*
2. Dans *Hygiène des Lettres,* t. I.

Extrait de la publication

*plus intelligent, ne saurait compter comme telles. Au volume second de l'*Hygiène des lettres, Littérature dégagée, *je croyais pouvoir dire que « S. M. l'Empereur Bao Dai n'est que l'exécutant des* nolontés *françaises ». Le typo avait bien compris, bien copié. Je respirai : Cette fois ça y est, mon texte passe (en revue, déjà, on l'avait « corrigé »). J'ouvre le justificatif; pour bien m'assurer que cette fois oui, ça y était, je choisis* nolontés *parmi les mots à vérifier. Nom de dieu! voilà que je prêtais au M. R. P. des* volontés; *et des volontés* françaises, *par-dessus le marché! Et, pour comble, en Indochine!*

Du coup, je déchiquetai du doigt les pages 216-217, où je me rappelais avoir écrit que nous fûmes un jour « séduits *à bombarder Damas ». Le typo m'avait approuvé, ou suivi; il avait tapé mon* séduits. *Re-nom de Dieu (typo! de grâce, un trait d'union!) Le correcteur a mis* réduits; *ainsi déjà celui de* Combat, *où l'article avait paru. Comme si rien jamais pouvait nous « réduire » à bombarder des femmes et des enfants arabes!*

D'où je conclus que les correcteurs d'imprimerie, et les meilleurs, se laissent peu à peu gagner par les formes du journalisme. Qui n'écrit plus par clichés, déconcerte : « volontés française », « réduits à bombarder » cela sonne bien, et familier; cela se lit chaque semaine. Séduits à bombarder, *ou* nolontés françaises, *qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire? Faudra-t-il vraiment que les écrivains ne composent qu'en phrases prédigérées; pardon : prédigestées?*

Dernier exemple : à la fin du Jargon des

Extrait de la publication

sciences, *je fais allusion à une caricature qui parut sous l'occupation dans un journal de collabos. On y transformait l'oncle Sam en* Oncle Sem. *L'allusion avait d'autant plus d'importance qu'elle me servait à expliquer que les champions du franglais, les admirateurs des États-Unis, sont aujourd'hui ceux-là précisément qui de 40 à 45 n'avaient jamais assez d'insultes, de sarcasmes pour* Oncle Sem. *Après le bon à tirer, je respirai :* Oncle Sem *avait passé le barrage des correcteurs. J'ouvris donc mon justificatif en toute sérénité, pour trouver, à la dernière page, rétabli au dernier moment, un Oncle* Sam. *Une part du tirage n'était pas encore brochée. On composa une autre feuille et voilà pourquoi l'édition originale porte tantôt* Sam, *tantôt* Sem *(mais la substitution du* Sam *au* Sem *ruinait ma conclusion).*

Supposez maintenant que l'écrivain en cause fasse un peu de critique : sale métier, ça oui, celui qui consiste à relever, quand il le faut, les bourdes, solécismes ou palaquès de ses confrères. Métier qui suppose en tout cas qu'on sait un peu de grammaire : les rudiments au moins de la syntaxe. Imaginez sa déconvenue, à Monsieur le zoïle, quand on lui prête, à sa stupeur : « quoique nous en ayons ». De quoique, *qui veut dire* bien que, *on peut présumer que tout critique sait distinguer le* quoi que, *en deux mots, qui signifie :* quelque chose que. *Sur épreuves, il a pris grand soin, le critique, de vérifier son* quoi que : *son justificatif lui découvre un* quoique. « *Ah! ah!* » *(nous entendons les chers confrères)* « *ça vous reproche vos solécismes, et ça confond une conjonction avec le*

Extrait de la publication

pronom relatif indéfini! » *De fait, j'en viens à me demander si j'oserai encore épingler, chez ceux que je critique, telle faute isolée. Et si notre écrivain la devait à son correcteur ou bien à la linotype? Par un effet de ce libéralisme, ne vais-je pas étendre le bénéfice du doute à ceux des écrivains qui ne font pas* beaucoup *de fautes? Bref, ne vais-je pas renoncer à la seule critique pourtant que j'estime qui vaille, celle du détail?*

Ça n'a l'air de rien, les fautes d'impression; mais voyez jusqu'où ça nous mène : à faire le procès d'une mode et d'un monde : la mode du rendement, le monde hideux de l'argent; à nous interroger sur les droits et devoirs du critique.

Que faire?

Quel écrivain ne rêve d'un jour se voir composé à la main? Le beau rêve! Autant demander à Ford, à Renault de faire sauter leurs chaînes et de s'adonner au fer forgé. Du moins les écrivains pourraient-ils exiger par contrat que les correcteurs spécialisés (à qui nous devons tous de précieux conseils et de commettre moins de fautes) n'interviennent que sur les premiers placards. Certains éditeurs ont adopté cet usage. Puisse-t-il se généraliser! Moins nombreuses dès lors, les corrections sur mise en page produiront moins de monstres neufs; enfin, et surtout, en cas de corrections particulièrement abusives, du type de celles que je viens de signaler, l'auteur pourra reconstituer à temps son texte, et l'appuyer d'un bon stet.

Qu'il ne se croie pas pour autant assuré tous risques. Un de mes collègues traduisait un jour de l'anglais; comme il n'obtenait pas qu'on imprimât

Extrait de la publication

sa version, rageusement il écrivit en marge, mais soigneusement cerné à l'encre, un stet. *Ouvrez, page 325, le volume dont il s'agit : Roger Martin,* Les Préromantiques anglais, *Aubier, 1939, et vous lirez :* « Stet la voix du barde! »

Si cruellement que les ressente l'écrivain, ces fautes lui sont toujours moins douloureuses qu'il ne peut imputer qu'à son inadvertance; mais celui-là qui, sans rugir, sans rougir, sans voir rouge, peut lire, au lieu de son séduits, *un* réduits, *ou bien* quoique *pour son* quoi que, *celui-là, qu'il se fasse éditeur. Surtout, qu'il n'écrive pas! Car le style, Fargue le savait déjà, est une question de virgules.*

Ah! je pourrais parler, quoique plus brièvement, en faveur des coquilles. Durant mes années d'Égypte, je publiai dans Valeurs : Le style de Proust est-il celui d'un asthmatique? *et terminai sur une citation de Mondor; après quoi : « On saurait mieux dire; mais l'avis du professeur de médecine confirmant ici celui de la critique, j'ai d'autant mieux cru pouvoir en faire état que je n'ai connu sa préface qu'une fois achevée la rédaction de mon étude. » Factotum de* Valeurs, *je corrigeais moi-même toutes les épreuves de chaque numéro; mon texte passa donc tel quel. On le reproduisit dans* Les Temps modernes, *mais en « rectifiant » : « On* ne *saurait mieux dire; mais l'avis... » Comment s'expliquait-on le « mais »? Mystère! La conclusion devenait idiote, et un cliché remplaçait une expression réfléchie qui disait juste (et justement) le contraire. A quelque temps de là, un mot charmant de Mondor me signifiait que ma phrase*

Extrait de la publication

« *aimable* » *ne lui avait pas échappé. Allais-je menacer une sympathie mutuelle en révélant la piquante vérité? Je m'abstins, lâchement.*

*Comme ce cinquième tome d'*Hygiène des lettres — *où je m'occupe de l'art entre tous malaisé : celui d'écrire en prose — sera, c'est juré, le dernier de la série, et que par conséquent je n'aurai même pas la ressource d'indiquer en appendice du tome* n *les principales coquilles du tome* n-1, *je me sens plus inquiet que jamais.*

Reste à expliquer C'est le bouquet! *Je m'y résigne parce que* Poètes ou faiseurs? *n'a pas été mieux compris que* La Trahison des clercs *(expression désormais employée pour signifier le contraire de ce que pensait Benda).*

C'est pour deux raisons, le bouquet. Au feu d'artifice du 14 juillet, quand j'étais gosse et que, de toutes parts, des cris fusaient : « c'est le bouquet! », je me sentais bien malheureux : la fête allait donc s'achever, et pour un an! Comme le bouquet désigne la gerbe de fusées qu'on tire ensemble afin de finir en beauté, la cinquième partie de ce volume est composée de nombreuses petites fusées, pareilles à celles que je tirais moi-même, pour patienter, entre deux 14 juillet. Voilà le bouquet de ce bouquin (lequel est d'autre part le bouquet de ma série de pétards). Mais, comme il advient que les cornes de Moïse dégénèrent jusqu'à symboliser le cocuage, c'est le bouquet! *signifie aussi en non moins bon français :* Voilà qui comble la mesure! C'est pis que tout! *Choisissez le sens qui vous plaît.*

Comme je ne donne pas trop dans le « nouveau »,

et que, si j'emploie le terme structure, *c'est au sens tout banal qu'on lui attribuait avant le* nioulouque *de notre* intelligentzia, *mes propos ne choqueront pas moins (je le crains, et l'espère) que ne fit l'an dernier* Poètes ou faiseurs? *Comment me justifier? Imiter nos gens à la page, qui barbouillent six volumes de gloses pour analyser leur propre génie, et démontrer qu'avant eux la littérature française ne se compose que de butors? Je n'ai pas le temps. Organiser une bande qui dogmatise dans sa revue, et tienne sous la terreur quelques journaux influents? Très peu pour moi! Si j'avais du génie, je conclurais sur quelque chose comme* ehbienmongarçonvatefairefoutre! *ou bien :* vatefoutreunvat69derrièrelacravate! *ou encore :* vatefairefoutreun69! *Hélas, on ne le sait que trop : je n'ai pas de génie. Je me borne donc à risquer le tout pour le tout :* Au diable vat!

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

De quelques styles.

1. Un écrivain généreux : Charles Sorel.
2. Le style du *Thésée* d'André Gide.
3. Le style de Marcel Proust est-il celui d'un asthmatique?
4. Du style soutenu au style souteneur : pour R. Guérin.
5. Trois exercices de style.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

nrf

Extrait de la publication